Lurelu



Leméac en mode jeunesse. Entretien avec l'éditeur Maxime Mongeon

Jean-François Sénéchal

Volume 41, Number 1, Spring-Summer 2018

URI: https://id.erudit.org/iderudit/88289ac

See table of contents

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print) 1923-2330 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Sénéchal, J.-F. (2018). Leméac en mode jeunesse. Entretien avec l'éditeur Maxime Mongeon. *Lurelu*, 41(1), 9–10.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

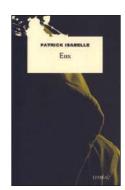
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

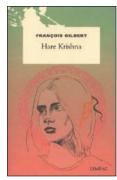






PATRICK ISABELLE Camille





Leméac en mode jeunesse Entretien avec l'éditeur Maxime Mongeon

Jean-François Sénéchal

Au printemps 2006, Jean Barbe, alors directeur éditorial chez Leméac, se montre intéressé par un manuscrit que je lui ai fait parvenir, mais n'a pas encore trouvé d'éditeur pour la nouvelle collection jeunesse qu'il veut mettre sur pied. Il me demande d'être patient, car le poste n'est, parait-il, pas facile à pourvoir. J'hésite, d'autant plus qu'un autre éditeur s'est montré intéressé par mon texte. Mais Jean Barbe sait trouver les bons mots : «Ici, on ne publie pas des livres, mais des auteurs.» Le genre de paroles qui éveille une résonance chez un écrivain en devenir.

Je décide donc d'être patient et, quelques mois plus tard, je fais la rencontre de Maxime Mongeon, alors directeur d'une école primaire, ancien enseignant de français au secondaire et auteur chez Leméac. C'est sous sa direction que je publie en 2010 mon premier roman, *La mémoire des ombres*, ce manuscrit qui m'avait valu une rencontre avec Jean Barbe, mais que je remanie complètement à la suite des recommandations de Maxime. Le métier commençait à rentrer, avec toutes les exigences qu'il comporte.

Depuis ma première rencontre avec Maxime Mongeon, plus de dix ans ont passé, pendant lesquels le domaine jeunesse de Leméac s'est développé pour acquérir une place de choix dans le paysage littéraire jeunesse au Québec. C'est une durée courte dans le monde de l'édition, mais j'ai senti qu'il était temps, pour une première fois, de circonscrire les intentions, les idées et les choix qui ont présidé, et qui président encore, à la trajectoire de la collection. Cet entretien avec Maxime Mongeon, je l'ai conçu comme un dialogue entre un éditeur et un auteur, comme un échange à propos du chemin parcouru ensemble.

Jean-François Sénéchal Dès notre première rencontre, j'ai senti que tu avais des intentions très claires pour la collection en gestation. Des intentions en lien avec la ligne éditoriale définie avec Jean Barbe.

Maxime Mongeon La ligne s'est tracée rapidement: nous ne voulions pas de ligne, justement! Je n'avais aucun problème à publier des romans d'aventures, d'anticipation ou d'autres plus intimistes. Des briques ou des plaquettes. Pour moi, ce qui compte, c'est la voix. Lire et ressentir quelque chose. Vibrer. Lorsque je suis en présence d'une voix forte, le reste vient tout seul. Plutôt que d'établir des critères, je me fie à mon instinct.

JFS Considérant les auteurs et les titres de la collection, j'ai l'impression que ces voix qui t'interpellent sont celles qui savent se mettre à nu pour explorer des enjeux très chargés, comme c'est le cas pour la transphobie, l'intimidation, les sectes religieuses et la déficience intellectuelle.

MM J'aime croire que l'écriture est une torche balayée dans l'obscurité. Que l'écrivain s'enfonce dans ses propres zones d'ombre. Cette expérience le transforme, forcément. Quand l'auteur n'écrit plus qu'avec la tête, mais aussi avec le ventre, et qu'il se lance sans savoir exactement où il ira, il arrive qu'on sente cette fameuse voix dont nous parlons. Pour moi, les thèmes sont secondaires. Les exigences commerciales aussi. Je travaille d'abord avec des auteurs, des auteurs que j'aime, dont la voix m'inspire, et non avec des projets. Et toi, sens-tu que l'écriture t'aide à voir plus clair?

JFS Je crois beaucoup à l'acte d'écriture. À sa part de liberté et de mystère. Et je pense que tu m'as incité à réellement explorer ce champ des possibles en littérature avec mon deuxième roman, *Le cri de Léa*. C'est un livre où j'ai donné libre cours à mes préoccupations profondes, mais aussi à l'univers symbolique qui m'habitait. Par le fait même, l'écriture devenait pour moi un puissant révélateur, en même temps qu'elle me révé-

lait au monde, avec toute la vulnérabilité que cela comporte. Parce qu'écrire «avec le ventre», comme tu le dis, c'est toujours écrire sur soi. Cela dit, comment un éditeur peut-il ou doit-il, selon toi, accompagner l'auteur dans cette démarche qui peut être très exigeante?

MM Une chose est certaine, l'éditeur ne doit pas dénaturer la voix de l'auteur. La collection jeunesse de Leméac n'est pas destinée aux enfants, mais aux adolescents. Ce n'est pas pareil. Ainsi, je me trouve à l'opposé de celui qui impose des contraintes pour répondre à un public cible. Je préfère encourager l'auteur à se débarrasser de ses propres limites. De toute manière, à la fin, il sera toujours temps de retrancher des passages. Mais dans l'élan, dans l'écriture, quand la lumière apparait, il vaut mieux ne rien censurer. Dans cet esprit, peut-être que l'éditeur peut aider l'auteur à se débarrasser de ses entraves. Ce qui distingue les romans de la collection jeunesse de Leméac de ses romans dits de littérature générale, c'est l'âge des protagonistes. Pour le reste, c'est identique. On veut des œuvres fortes qui résonnent, qui touchent, qui font réfléchir. Des pages qui confrontent le lecteur à lui-même, et cela, même s'il n'a que treize, quatorze ou quinze ans. J'aime l'idée qu'il faille écrire aux jeunes sans s'adresser spécialement à eux. Les adolescents préfèrent la littérature à des productions formatées pour eux.

JFS Je pense que tu m'as conduit à mieux en prendre conscience quand je me suis lancé dans l'écriture du *Cri de Léa*. J'aime dire que j'écris pour qui veut bien me lire, et les lecteurs adultes me le rendent bien. Pour moi, mettre en scène des adolescents dans un roman, c'est écrire *avec* des adolescents avant d'écrire *pour* les adolescents. Mes convictions, mes questionnements, mes réflexions sur le monde nourrissent mon écriture afin de demeurer fidèle à moi-même, à ma sensibilité, sans avoir besoin de «singer» les jeunes. Et quand je m'égare, tu es

10

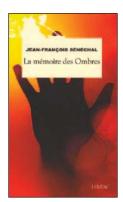
souvent











là pour me le dire, même si je le pressens

MM On sait toujours ce qui ne va pas. Mais comme on ne veut pas le voir, on passe par-dessus. L'éditeur s'attarde à la construction du récit, à la narration, à l'intrigue, à la vraisemblance, mais il a également la tâche ingrate de dire à l'auteur ce qu'il sait déjà, même confusément. Bien sûr, il faut savoir y aller avec doigté. Trouver les mots qui entrainent le dialogue. Qui ouvrent la réflexion. Le rapport entre l'auteur et l'éditeur est basé sur la transparence et l'honnêteté. Sans cela, on ne fait que fabriquer des livres. Combien de fois, nous sommes-nous parlé autour d'un café et tu es reparti avec des impressions, des idées à peine effleurées, désireux d'aller écrire et récrire? Ne penses-tu pas que la sincérité, même si elle amène une part de découragement devant le travail à faire, finit toujours par s'avérer un moteur ou un appel à se dépasser?

JFS Tout à fait. Comme toi, je pense que le travail de l'écrivain exige cette sincérité, malgré tout ce que cela implique. Tu te souviens peut-être de ce manuscrit que j'avais laissé tomber en fin de parcours, pour demeurer en accord avec les nouvelles avenues littéraires que je voulais emprunter. C'est seulement deux ans plus tard, après avoir écrit Le cri de Léa, que j'ai remis sur le métier ce projet qui, une fois entièrement récrit, est devenu Feu. Et, pour Le boulevard, je n'ai vraiment trouvé le narrateur-personnage que je cherchais qu'après cinq ou six ébauches insatisfaisantes. Mais je me plais à penser que les lecteurs savent reconnaître et apprécier cette sincérité, parce qu'elle donne accès à l'auteur et à sa voix. Même lorsque cette voix est difficile à entendre, car dissonante ou dérangeante.

MM Quand j'enseignais au secondaire, mes élèves, tout comme moi, aimaient les textes dérangeants, qui bousculent, qui font réfléchir. Je leur faisais lire Sylvain Trudel, Paul Auster, Maxime-Olivier Moutier, Agota Kristof, etc. Même Charles Bukowski. J'enseignais à des élèves doubleurs. Des élèves convaincus qu'ils n'aimaient pas le français. Ils ne comprenaient pas tout ce qu'ils lisaient, mais ils avaient la sensibilité nécessaire pour capter cette fameuse voix dont on parle. Les adolescents aiment fréquenter des écrivains. C'est ce que je leur offre avec les auteurs de la collection. Pour moi, les Linda Amyot, Patrick Isabelle, Jonathan Bécotte, Simon Boulerice, Ilona Flutsztejn-Gruda et toi êtes des écrivains et non pas des valets au service des pédagogues.

JFS Quand on considère les marques de reconnaissance des livres de la collection, on dirait bien que tu as gagné ton pari de ne pas trop te soucier de considérations commerciales ou didactiques...

MM Je n'avais aucune attente particulière en démarrant cette collection. J'étais seulement heureux de pouvoir travailler avec des auteurs, et avec les gens de Leméac. Mais si la collection a remporté plus de prix que la somme de ses titres, c'est parce que Lise Bergevin, la directrice générale, m'offre son entière confiance. Elle me rappelle souvent de rester fidèle à mon intuition. Je ne suis pas là pour faire un travail qu'un autre pourrait faire à ma place, mais bien pour exercer ma subjectivité. Je ne publie pas des bons romans. Je publie des auteurs dont la voix me touche.

JFS II est encore tôt pour savoir exactement ce que la collection a apporté au paysage de la littérature jeunesse au Québec, mais je crois ne pas me tromper en pensant que tu souhaites qu'elle continue de se développer et de rayonner dans les années à venir.

MM Je souhaite qu'on réédite certains titres de la collection dans dix ans. Qu'on continue de les lire dans les bibliothèques. Que la littérature jeunesse destinée aux adolescents soit aussi forte que celle destinée aux adultes, et qu'elle contribue, elle aussi, au patrimoine culturel du Québec.

J'avoue que je suis fier de voir nos auteurs jeunesse dans les médias. De voir des textes de la collection dans des recensions où on retrouve des œuvres littéraires écrites pour des adultes. J'espère que la collection va continuer de grandir, que d'autres éditeurs se joindront à moi, chez Leméac, pour offrir des textes et des auteurs à la hauteur des jeunes.





Le roman *La chute de Sparte*, de Biz, est porté à l'écran.